

PEUT-ON ADMIRER LA MUSIQUE PRÉFÉRÉE

DU COMPOSITEUR PRÉFÉRÉ DE HITLER ?

Barenboïm brise le tabou Wagner

En juillet 2001, pour la première fois, Richard Wagner était joué en Israël. D'avoir brisé ce tabou a valu au chef d'orchestre Daniel Barenboïm un appel au boycottage de la part de la commission culturelle de la Knesset. Cette affaire pose, selon l'écrivain américain d'origine palestinienne Edward W. Said, deux types de questions. Peut-on aimer le musicien préféré de Hitler, donc dissocier l'artiste de l'homme ? Au-delà, comment justifier le refus de connaître l'Autre ? Une leçon que les intellectuels arabes qui refusent tout contact avec Israël devraient méditer...

par EDWARD W. SAID¹

La tempête qu'a déchaînée en Israël le concert donné le 7 juillet 2001 par le remarquable pianiste et chef d'orchestre Daniel Barenboïm, au cours duquel il a joué un extrait orchestral d'un opéra de Richard Wagner, mérite toute notre attention. Cet ami proche, dois-je préciser d'emblée, fait depuis l'objet d'un déluge de critiques, d'insultes et de remontrances outrées. Cela parce que Richard Wagner (1813-1883) était à la fois un très grand compositeur et un antisémite notoire (à ce titre, profondément répugnant). Et parce que, bien après sa mort, il fut le musicien favori de Hitler, si bien qu'on l'a communément associé, non sans raison, au régime nazi et au terrible sort des millions de juifs et autres peuples « inférieurs » exterminés par ce régime.

Si elle passe parfois à la radio et qu'on en trouve des enregistrements en vente dans le pays, la musique de Wagner est, de fait, interdite de représentation publique en Israël. Pour de nombreux juifs israéliens, cette musique, riche, extraordinairement complexe et qui a énormément influencé l'univers musical, en est venue en quelque sorte à symboliser les horreurs de l'antisémitisme allemand.

Précisons que de nombreux Européens non juifs rejettent Wagner pour des raisons semblables, notamment dans les pays ayant subi l'occupation nazie pendant la seconde guerre mondiale. Le caractère grandiloquent, « germanique » (un adjectif abusivement employé) et si impérieux de son œuvre, composée exclusivement d'opéras, son attachement au passé, aux mythes, aux traditions et aux accomplissements germaniques, sa prose infatigable, verbeuse et pompeuse sur les races inférieures et les héros sublimes (et germaniques), font de Wagner un personnage difficile à accepter, et encore plus à aimer ou à admirer.

¹ Professeur de littérature comparée à l'université Columbia (Etats-Unis), auteur notamment de Culture et impérialisme, Le Monde diplomatique - Fayard, Paris, 2000.

Reste qu'il fut incontestablement un grand génie, s'agissant de théâtre et de musique. Il a révolutionné toute notre conception de l'opéra, entièrement transformé le système tonal et créé dix chefs-d'œuvre, dix opéras qui figurent au pinacle de la musique occidentale. Le défi qu'il lance, non seulement aux juifs israéliens mais à tous, est le suivant : comment admirer et interpréter sa musique tout en la dissociant de ses écrits odieux et de leur utilisation par les nazis.

Comme Daniel Barenboïm l'a souvent souligné, aucun des opéras de Wagner ne comporte d'éléments directement antisémites. Pour le dire plus crûment, si Wagner exprimait sa haine des juifs dans ses pamphlets, on ne les retrouve pas du tout dans son œuvre musicale en tant que juifs ou que personnages juifs. De nombreux critiques ont décelé des relents d'antisémitisme dans certains personnages que Wagner traite avec mépris et dérision dans ses opéras ; mais, il s'agit là d'imputations et non de preuves d'antisémitisme. Si la ressemblance est indéniable entre Beckmesser, personnage dérisoire des Maîtres chanteurs, le seul opéra-comique de Wagner, et les caricatures qu'on faisait communément des juifs à l'époque, il n'en demeure pas moins que Beckmesser représente un chrétien allemand dans cet opéra et certainement pas un juif. Wagner, dans son esprit, opérait une distinction entre les juifs dans la réalité et les juifs dans sa musique : prolix dans ses écrits, il garde le silence à leur sujet dans son œuvre musicale.

Savoir passer outre aux convenances

Quoi qu'il en soit, les œuvres de Wagner n'avaient jamais été jouées en Israël avant le 7 juillet 2001 du fait d'un consensus. Outre le Chicago Symphony Orchestra, Daniel Barenboïm dirige le Berliner Staatoper, qui donnait trois concerts consécutifs à Jérusalem. Il avait initialement programmé le 7 juillet une représentation du premier acte de l'opéra La Walkyrie. A la demande du directeur du Festival d'Israël, qui les avait invités en premier lieu, lui et l'orchestre allemand, Daniel Barenboïm avait remplacé cet acte par des œuvres de Schumann et de Stravinsky. A la fin du concert, Barenboïm proposa au public de jouer en bis un court extrait de Tristan et Isolde. Il ouvrit un débat contradictoire dans l'assistance et annonça, à la fin, qu'il jouerait le morceau, suggérant à ceux que cela choquait de quitter la salle, ce que firent certains. L'œuvre de Wagner fut bien accueillie par un auditoire ravi de 2 800 Israéliens et, j'en suis sûr, extrêmement bien interprétée.

Et pourtant, les attaques contre Barenboïm n'ont pas cessé depuis. La presse rapportait le 25 juillet 2001 que la commission de la Knesset chargée de la culture et de l'éducation « *appelait les organismes culturels d'Israël à boycotter le chef d'orchestre (...) pour avoir joué la musique du compositeur préféré de Hitler lors de la manifestation culturelle la plus importante d'Israël, tant qu'il n'aura pas présenté ses excuses* ». Le musicien, qui s'est toujours considéré comme israélien malgré sa petite enfance passée en Argentine, a fait l'objet d'attaques fielleuses de la part du ministère de la culture et d'autres sommités.

Il a grandi en Israël, fréquenté l'école hébraïque et possède un passeport israélien en plus de son passeport argentin. Figure centrale de la vie musicale du pays pendant des années, il a toujours été considéré comme un grand atout culturel d'Israël même si, depuis la fin de son adolescence, il a vécu la plupart du temps en Europe et aux Etats-Unis. Ces circonstances tiennent à des raisons professionnelles : c'est ailleurs qu'en Israël, le plus souvent, que se sont présentées à lui des perspectives importantes. Qu'il ait dirigé et joué à Berlin, Paris, Londres, Vienne, Salzbourg, Bayreuth, New York, Chicago, Buenos Aires et ailleurs, a toujours éclipsé le fait qu'il pouvait résider dans un endroit précis. Dans une certaine mesure, comme nous le verrons, cette vie cosmopolite, voire iconoclaste, est une des causes des foudres qui s'abattent sur lui depuis l'incident Wagner.

Le personnage ne manque toutefois pas de complexité, ce qui explique aussi la tempête qu'il a suscitée. Toutes les sociétés se composent majoritairement de citoyens moyens - de gens qui suivent des voies toutes tracées - et d'un petit nombre qui, en vertu de leurs talents et d'une inclination à l'indépendance, ne sont pas du tout moyens et mettent en question la majorité ordinairement docile, voire lui font injure. Les problèmes surviennent lorsque cette majorité docile tente, dans sa vision des choses, de réduire, de simplifier et de codifier les gens complexes, qui n'agissent pas par routine et qui forment une minuscule minorité. Le heurt est immanquable - les êtres humains rassemblés en grand nombre ont du mal à tolérer quelqu'un de manifestation différente, de plus doué et de plus original qu'eux - et suscite inmanquablement colère et irrationalité au sein de la majorité. Voyez ce qu'Athènes a fait à Socrate, coupable d'être un génie qui enseignait à la jeunesse comment penser par elle-même et savoir douter : elle l'a condamné à mort. Les juifs d'Amsterdam ont excommunié Spinoza, dont les idées les dépassaient. Galilée a subi le châtement de l'Eglise. Ses pensées visionnaires ont valu à Al-Hallaj (1) d'être crucifié. Il en va ainsi depuis des siècles. Barenboïm est un personnage talentueux, tout à fait hors du commun, qui a franchi trop de lignes rouges et trop violé des tabous qui ligotent la société israélienne. Cela mérite ici quelques détails.

Inutile de rappeler que, musicalement parlant, Barenboïm est exceptionnel. Il dispose de tous les dons possibles et imaginables qui font un grand soliste et un grand chef d'orchestre - une mémoire parfaite, une compétence et même une intelligence technique remarquables, la capacité de s'attacher le public et, surtout, un immense amour pour ce qu'il fait. Rien de ce qui touche à la musique n'est hors de sa portée ou trop difficile. Il démontre dans tout ce qu'il fait une maîtrise apparemment sans effort - talent que lui reconnaissent tous les musiciens en vie aujourd'hui.

Mais les choses ne sont pas si simples. Ayant passé les premières années de sa vie d'abord en Argentine, où l'on parle espagnol, puis en Israël, où l'on parle hébreu, il possède les deux nationalités sans en posséder vraiment aucune. A la fin de son adolescence, il n'a pas véritablement vécu en Israël, préférant l'atmosphère cosmopolite et culturelle des Etats-Unis et de l'Europe, où il occupe aujourd'hui deux postes parmi les plus prestigieux du monde musical : chef de ce qui représente sans doute le meilleur orchestre américain et directeur de l'une des plus anciennes et admirables compagnies du monde. Et ce, tout en poursuivant sa carrière de pianiste. S'il a pu mener ce genre de vie itinérante et voir ses mérites à ce point reconnus, ce n'est évidemment pas en se pliant assidûment aux normes des gens ordinaires mais, bien au contraire, en sachant passer outre aux convenances et ignorer les barrières.

Cela est vrai de toute personne hors du commun, qui a besoin de vivre bien au-delà des bienséances de la société bourgeoise. Peu de réalisations artistiques et scientifiques importantes voient le jour lorsque l'on vit dans le cadre étroit censé réguler la vie sociale et politique.

Les choses se compliquent encore. Sa vie est si riche et il voyage tellement, sans compter ses dons linguistiques (il parle sept langues couramment), que Barenboïm, dans un sens, est chez lui partout et nulle part. Ce qui veut dire qu'il ne séjourne en Israël que quelques jours par an, tout en demeurant en contact par téléphone et par la presse. Et il n'a pas vécu qu'aux Etats-Unis et au Royaume-Uni, mais aussi en Allemagne, où il passe actuellement la plus grande partie de son temps.

On peut imaginer que, pour de nombreux juifs aux yeux desquels l'Allemagne représente encore la quintessence du mal et de l'antisémitisme, la pilule soit dure à avaler, d'autant que sa musique de prédilection comme interprète appartient au répertoire austro-allemand classique, dont les opéras de Wagner constituent le cœur. (En cela, il marche sur les pas de Wilhelm Furtwangler, le plus grand chef d'orchestre allemand du XXe siècle, une autre figure politique d'une grande complexité.)

Fasciné par l'Autre

D'un point de vue esthétique, pour un musicien classique, il s'agit d'un bon choix, et même d'un choix inévitable : il se concentre sur les œuvres majeures de Mozart, Haydn, Beethoven, Brahms, Schumann, Bruckner, Mahler, Wagner, Richard Strauss, sans compter, bien sûr, de nombreux autres compositeurs des répertoires français, russe et espagnol dans lesquels il excelle. Mais la musique autrichienne et allemande demeure le centre du répertoire, une musique qui a parfois posé un gros problème à certains philosophes et artistes juifs, surtout après la seconde guerre mondiale. Arthur Rubinstein, le grand pianiste, ami et mentor de Barenboïm, avait plus ou moins dit qu'il n'irait jamais jouer en Allemagne car, avait-il expliqué, en tant que juif, il lui était difficile de séjourner dans un pays qui avait massacré tant des siens. Déjà, le fait que Barenboïm habite Berlin, au cœur de l'ancienne capitale du IIIe Reich, dont de nombreux juifs considèrent qu'elle porte encore aujourd'hui les stigmates de l'ancien mal, a donc jeté le trouble dans l'esprit de beaucoup de ses admirateurs israéliens.

Dire en parlant des artistes qu'il faut faire preuve d'ouverture d'esprit, que l'art est une chose et la politique une autre, est en fait une absurdité que dément précisément le cas de la plupart des artistes et des musiciens que nous admirons le plus. Tous les grands compositeurs se sont intéressés à la politique d'une manière ou d'une autre et ont défendu des idées politiques fortes, certaines paraissant aujourd'hui peu défendables, comme l'adulation que le jeune Beethoven portait à Napoléon, en qui il voyait un grand conquérant, ou l'adhésion de Debussy à la droite nationaliste française. Haydn, pour prendre un autre exemple, fut l'employé servile de son aristocrate de mécène, le prince Esterhazy ; jusqu'au plus grand de tous les génies, Jean-Sébastien Bach, qui avait toujours sa place de flagorneur à la table d'un archevêque ou à la cour d'un duc.

Nous n'accordons pas beaucoup d'importance à ces réalités, car elles appartiennent à un passé relativement lointain. Aucune ne nous choque autant qu'un des pamphlets racistes de Thomas Carlyle publiés dans les années 1860 (2). Mais deux autres facteurs sont aussi à prendre en considération. D'abord, la musique est une forme artistique différente du langage : les notes n'ont pas de sens stable, à la différence de mots comme « chat » ou « cheval ». Ensuite, la musique est en majeure partie transnationale ; elle transcende les frontières d'un pays, d'une nationalité et d'une langue. Pour apprécier Mozart, vous n'avez pas besoin de connaître l'allemand, pas plus que d'être français pour lire une partition de Berlioz. Vous devez connaître la musique : cette technique très spécialisée, qui s'acquiert au prix d'une laborieuse attention, n'a pas grand rapport avec des sujets comme l'histoire et la littérature, bien qu'à mon avis il faille connaître le contexte et les traditions dans lesquels s'inscrit une œuvre musicale pour pouvoir véritablement la comprendre et l'interpréter. D'une certaine manière, la musique ressemble à l'algèbre, mais pas tout à fait cependant, comme le prouve le cas de Wagner.

Se fût-il agi d'un compositeur mineur ou d'un musicien composant ses œuvres en milieu clos ou du moins sans faire de vagues, les contradictions de Wagner eussent été d'une certaine façon plus faciles à

accepter et à tolérer. Mais Wagner était incroyablement loquace : ses déclarations, ses projets, sa musique emplissaient l'Europe, déferlant dans un même flot, toujours démesurés, cherchant à submerger le public comme aucun autre musicien. Au centre de toutes ses œuvres, il trône, extraordinairement égocentrique, narcissique même, son ego incarnant à ses yeux l'essence de l'âme allemande, son destin et ses privilèges.

Je ne peux évidemment pas discuter ici de l'œuvre de Wagner, mais il me paraît important de souligner que le musicien recherchait la polémique, l'attention. Sa propre cause, qui se confondait avec celle de l'Allemagne et qu'il concevait dans les termes révolutionnaires les plus extrêmes, il la servait dans toutes ses œuvres. Sa musique allait être une musique nouvelle, un art nouveau, une esthétique nouvelle ; elle allait incarner la tradition de Beethoven et de Goethe et les transcender dans une nouvelle synthèse universelle. Personne, dans l'histoire de l'art, n'a attiré l'attention comme Wagner l'a fait, ni suscité autant d'écrits et de commentaires.

Si les nazis pouvaient se l'approprier, n'oublions pas que d'autres musiciens ont vu en Wagner un héros et un grand génie et compris que ses accomplissements allaient changer le cours de la musique occidentale. De son vivant, il possédait un opéra particulier, un sanctuaire presque, qu'il avait fait construire pour y donner ses opéras dans la petite ville de Bayreuth, où se déroule toujours un festival annuel exclusivement consacré à ses œuvres. Bayreuth et la famille Wagner étaient chers à Hitler et, pour compliquer encore les choses, le petit-fils de Richard Wagner, Wolfgang, dirige encore le festival d'été où Barenboïm se produit régulièrement depuis deux décennies.

Mais, ce n'est pas tout. Barenboïm est un artiste qui renverse les obstacles, franchit les lignes interdites et pénètre en territoire tabou. Sans pour cela se poser en personnalité politique, il n'a pas caché son opposition à l'occupation des territoires palestiniens par Israël et a été le premier Israélien, début 1999, à proposer de donner un concert gratuit à l'université de BIR ZEIT, en Cisjordanie. Ces trois dernières années (les deux premières à Weimar et la dernière à Chicago), il a rassemblé de jeunes musiciens israéliens et arabes afin qu'ils jouent ensemble - une entreprise audacieuse qui tente de dépasser la politique et le conflit et de créer une alliance dans l'art non politique de l'interprétation musicale.

Il est fasciné par l'Autre et rejette catégoriquement l'irrationalité inhérente à l'attitude consistant à dire qu'il vaut mieux ne pas connaître que connaître. Je pense comme lui que l'ignorance ne saurait être une bonne stratégie politique pour un peuple et que, par conséquent, chacun à sa façon doit comprendre et connaître l'Autre même s'il y a un interdit. Peu de personnes pensent ainsi mais, à mes yeux, et de plus en plus de gens me rejoignent, c'est la seule position qui soit intellectuellement cohérente. Cela ne signifie pas pour autant qu'il faille relâcher sa défense de la justice ni sa solidarité avec les opprimés, abandonner son identité ou se détourner de la réalité politique. Cela signifie qu'être un citoyen passe par la raison, la compréhension et l'analyse intellectuelle et non par l'organisation et l'encouragement de passions collectives comme celles qui semblent s'emparer des intégristes. Je défends ces idées depuis longtemps et peut-être est-ce pour cela que Barenboïm et moi-même sommes restés amis malgré nos divergences.

Apprendre à penser par soi-même

Le rejet total, la condamnation purement irraisonnée, la dénonciation globale d'un phénomène aussi complexe que Wagner est une chose irrationnelle et au fond inacceptable ; tout comme est stupide et contre-productive, de notre côté arabe, la politique consistant depuis des années à employer des expressions comme l'« entité sioniste » et à refuser complètement de comprendre et d'analyser Israël et les Israéliens sous prétexte qu'on ne peut reconnaître leur existence, car ils ont causé la nakba (la catastrophe) palestinienne. L'histoire a sa dynamique, et si nous ne voulons pas que les juifs israéliens invoquent l'Holocauste pour justifier les abominables violations des droits de la personne qu'ils commettent à l'encontre du peuple palestinien, nous devons, nous aussi, dépasser l'idiotie consistant à dire que l'Holocauste n'a jamais eu lieu et que les Israéliens, hommes, femmes et enfants, sont voués à notre hostilité éternelle.

Rien dans l'histoire qui soit figé dans le temps ; rien dans l'histoire qui échappe au changement ; rien dans l'histoire qui soit au-delà de la raison, de la compréhension, de l'analyse et de l'influence. Les politiques et les démagogues professionnels peuvent dire toutes les bêtises qu'ils veulent et faire comme il leur plaît. Mais chez les intellectuels, les artistes et les citoyens libres, il faut toujours qu'il y ait de la place pour la différence d'opinion, les idées autres, les moyens de mettre en question la tyrannie de la majorité et, en même temps, ce qui est plus important encore, de faire avancer la liberté et les lumières humaines.

On peut difficilement écarter cette idée comme étant d'origine « occidentale » et ne pouvant donc s'appliquer ni Arabes ni aux musulmans, pas plus qu'aux sociétés et aux traditions juives. Il s'agit d'une valeur universelle que l'on trouve, à ma connaissance, dans toutes les traditions. Dans toutes les sociétés, des conflits opposent justice et injustice, savoir et ignorance, liberté et oppression. Il ne s'agit pas de prendre tel ou tel parti parce qu'on nous dit de le faire, mais de choisir scrupuleusement et d'arriver à des jugements qui prennent en compte tous les aspects de la situation. Le but de l'éducation n'est pas d'accumuler des faits ni de mémoriser la « bonne » réponse, mais d'apprendre à penser de manière critique *par soi-même* et à comprendre la signification des choses *par soi-même*.

Dans le cas de Wagner et de Barenboïm, la solution de facilité consisterait à cataloguer le chef d'orchestre comme un opportuniste ou un aventurier indifférent. Il est tout aussi réducteur de dire de Wagner qu'il était un être effroyable aux idées réactionnaires et que, par conséquent, sa musique, aussi merveilleuse soit-elle, est intolérable car infestée du même poison que sa prose. Et comment pourrait-on le prouver ? Combien resterait-il d'écrivains, de musiciens, de poètes, de peintres si l'on jugeait leur art à l'aune de leur attitude morale ? Et qui déciderait du seuil de laideur et de turpitude acceptable dans la production artistique d'un artiste ?

Une fois que l'on commence à censurer, il n'y a pas de limite théorique. Je pense au contraire qu'il incombe à l'esprit de pouvoir analyser un phénomène complexe comme la question de Wagner en Israël (ou, pour prendre un autre exemple, exposé dans un célèbre essai par le brillant romancier nigérian Chinua Achebe, la question de comment lire *Au cœur des ténèbres*, de Joseph Conrad, pour un Africain d'aujourd'hui) et de faire la part du mal et de l'art.

Un esprit mûr devrait pouvoir appréhender ensemble deux faits contradictoires : un, que Wagner était un grand artiste, et deux, que Wagner était un être humain odieux. Malheureusement, un fait ne va pas sans l'autre. Cela signifie-t-il qu'il ne faille pas écouter Wagner ? Pas du tout, même s'il va de soi qu'il n'est nul besoin d'infliger sa musique à ceux que trouble encore l'association entre Wagner et l'Holocauste. Je soulignerais cependant qu'il est nécessaire de faire preuve d'ouverture vis-à-vis de l'art. Cela ne veut pas dire qu'il ne faille pas juger moralement les artistes coupables de pratiques immorales et funestes, mais que l'œuvre d'un artiste ne peut être jugée et condamnée uniquement sur cette base.

Notons un dernier point et une autre analogie avec la situation arabe. Pendant le débat passionné de l'an dernier à la Knesset sur la question de savoir si les élèves du secondaire devaient ou non pouvoir choisir de lire Mahmoud Darwish, nombre d'entre nous ont vu dans la violence avec laquelle l'idée a été attaquée le signe de l'étroitesse d'esprit du sionisme orthodoxe. Déplorant qu'on puisse s'opposer à l'idée que de jeunes Israéliens profitent de la lecture d'un grand auteur palestinien, beaucoup de gens ont fait valoir qu'on ne pouvait pas éternellement cacher l'histoire et la réalité et qu'une telle censure n'avait pas sa place dans les programmes scolaires.

La musique de Wagner pose un problème similaire, bien que l'association de sa musique et de ses idées à des faits terribles représente indéniablement un véritable traumatisme pour ceux qui pensent que les nazis se sont approprié un compositeur fait sur mesure. Mais, s'agissant d'un artiste de l'envergure de Wagner, il n'était pas possible d'en ignorer éternellement l'existence. Si Barenboïm n'avait pas joué sa musique en Israël le 7 juillet 2001, quelqu'un d'autre l'aurait fait tôt ou tard. Une réalité complexe finit toujours par s'échapper des scellés. Il s'agit alors de comprendre le phénomène Wagner et non d'en reconnaître ou non l'existence.

Dans le contexte arabe, la campagne contre la « normalisation » avec Israël, contre tout contact avec la société israélienne, un problème urgent, d'une tout autre actualité - Israël se livre à des formes de punition collective et de meurtres quotidiens contre tout un peuple dont elle occupe le territoire illégalement depuis trente-quatre ans - n'est pas sans rappeler les tabous israéliens qui frappent la poésie palestinienne et Wagner. Le problème vient de ce que les gouvernements arabes entretiennent des relations économiques et politiques avec Israël tandis que certains groupes tentent d'interdire tout contact avec les Israéliens. Interdire la normalisation manque de cohérence puisque l'oppression du peuple palestinien par Israël, raison d'être de cet interdit, n'a pas diminué du fait de cette campagne : combien de foyers palestiniens ont échappé à la démolition grâce aux mesures antinormalisation, et combien d'universités palestiniennes ont été en mesure de dispenser un enseignement à leurs étudiants grâce à l'antinormalisation ? Aucune, hélas ! et c'est pourquoi j'ai dit qu'il valait mieux, pour un intellectuel égyptien distingué, venir en Palestine par solidarité, y enseigner, donner une conférence ou offrir une aide médicale, que de rester chez lui et d'empêcher les autres de le faire. L'antinormalisation intégrale n'est pas une arme efficace aux mains de ceux qui sont privés de pouvoir : sa valeur symbolique est faible, et son effet réel n'est que passif et négatif.

Pour être efficaces, les armes des faibles - comme en Inde, en Amérique du Sud, au Vietnam, en Malaisie et ailleurs - sont toujours actives, et même agressives. Il s'agit de placer l'opresseur puissant dans une position d'inconfort et de vulnérabilité, à la fois moralement et politiquement. Les attentats-suicides ne produisent pas cet effet, pas plus que l'antinormalisation qui, dans le cas de la lutte de libération en Afrique du Sud, a pris la forme d'un dispositif comprenant le boycott des universitaires étrangers.

Voilà pourquoi j'estime que nous devons tenter de pénétrer la conscience israélienne par tous les moyens dont nous disposons. S'adresser ou écrire à des auditoires israéliens brise leur tabou à notre rencontre. La peur d'être interpellé justement dans ce que leur mémoire collective a supprimé est précisément à l'origine du débat sur la littérature palestinienne. Le sionisme a tenté d'exclure les non-juifs ; et nous, en boycottant indifféremment jusqu'au nom même d'« Israël », nous l'avons en fait aidé plutôt qu'arrêté. Dans un contexte différent, c'est pourquoi l'interprétation par Barenboïm d'un morceau de Wagner, si elle a profondément blessé de nombreuses personnes souffrant encore des traumatismes du génocide antisémite, a eu pour effet salutaire de permettre au deuil de franchir une étape, celle de la vie elle-même, qu'il faut vivre, qui doit continuer et qu'on ne peut figer dans le passé. Peut-être n'ai-je pas abordé toutes les nuances de cette problématique complexe, mais la chose essentielle à souligner est que la vie ne peut être gouvernée par des tabous et des interdits frappant l'esprit critique et l'expérience libératrice. Ces dispositions méritent toujours qu'on leur accorde la plus grande priorité. Ne pas savoir et ne pas vouloir savoir, ce n'est pas ce qui nous ouvrira la voie du présent.

EDWARD W. SAID.

Israël/ Palestine/ Art/ Culture/ Idées/ Judaïsme/ Musique

Version anglaise : Better to know (sur abonnement)

(1) Propagateur d'un soufisme inspiré, Al-Hallaj proclama son union avec Dieu ; il fut exécuté pour blasphème à Bagdad en 922.

(2) Historien et critique britannique (1795-1881).

LE MONDE DIPLOMATIQUE | OCTOBRE 2001 | Pages 24 et 25

<http://www.monde-diplomatique.fr/2001/10/SAID/15667>